L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 73 RUE D CHARTRES

NOUVELLE-ORLÉANS.

SAMEDI MATIN, 14 JANVIER

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR

ERNEST CAPENDU.

PREMIÈRE PARTIE.

LES PROMIS DE FOUESNAN.

XVII.

MARCOF.

(Suite.)

Marcof se dirigea vers l'angle du mur, il pressa un bouton de cuivre, il fit jouer un ressort, et une porte massive tourna lentement sur ses gonds.

A peine cette porte fut-elle ouverte, qu'une bouffée de cet air frais et humide, atmosphère habituelle des souterrains, les frappa au visage.

Marcof tira un briquet de sa ceinture, il en fit jaillir une étincelle et avança.

Keinec le suivit silencieusement.

Un escalier taillé dans le roc les conduisit en tournant sur lui-même dans un premier étage inférieur.

Où sommes-nous donc, Marcof ? demanda Keinec à voix basse.

Dans les caveaux du château de Loc-Ronan, répondit le marin.

Keinec se signa.

Marcof avançait toujours.

Après avoir traversé une longue galerie voûtée, il se trouva en face d'une porte entièrement ouverte, en forme d'arabesques, qui permettaient de distinguer à l'intérieur.

Grâce à la clarté projetée par la torche que tenait Marcof, on pouvait apercevoir une longue rangée de sépulcres.

Le marin prit alors la plus grande des deux clés qu'il avait apportées, et l'introduisit dans la serrure.

Le mouvement qu'il fit pour pousser la lourde ferrure la fit tomber à terre.

Les deux hommes demeurèrent plongés dans une obscurité profonde.

Tout autre à leur place n'eût sans doute été en proie à un mouvement de frayeur; mais, soit bravoure, soit force de volonté, ils n'apparurent ressentir aucune émotion.

—Ramasse la torche, dit Marcof d'une voix parfaitement calme, tandis qu'il battait le briquet.

—La voici, répondit Keinec.

La torche rallumée, ils entrèrent.

Parmi tous ces sépulcres rangés symétriquement, la tête adossée à la muraille, on ne distinguait un, le dernier, dont la teinte plus claire attestait une construction récente; des fragments du pâtre encore frais qui avait servi à sceller la dalle étaient épars autour de ce tombeau.

Marcof, avant de s'en approcher, se dirigea vers celui qui le précédait.

C'était la tombe du père de marquis de Loc-Ronan.

Il s'agenouilla et pria longuement.

Keinec l'imita.

Puis se relevant, il revint à la dernière tombe qui se trouvait naturellement placée à la première en entrant dans le caveau.

—C'est là qu'il repose ! murmura-t-il.

Et, prenant une résolution :

—Keinec, dit-il, à l'œuvre, mon gars !... Que veux-tu donc faire, Marcof ?

—Enlever cette pierre, d'abord.

—Et ensuite ;

—Rouvrir le cercueil, l'ouvrir, embrasser une dernière fois le marquis, et le recoucher ensuite dans sa dernière demeure !

—Une profanation, Marcof....

—Non ! je te le jure ! j'ai le droit d'agir ainsi que je veux le faire !....

—Marcof....

—Ne veux-tu pas me prêter ton aide ?

—Mais, songe donc....

—Pas de réflexion, Keinec, interrompit Marcof; réponds oui ou non. Pas au reste !

—Je suis venu avec toi, fit Keinec après un silence; je t'ai promis de t'aider et je t'aiderai.

—Merci, mon gars.

—Et maintenant, mettons-nous à l'œuvre sans plus tarder.

—Travaillons, Keinec ! et, je le répète encore, que ta conscience soit en repos. J'ai le droit de faire ce que je fais.

—Je ne te comprends pas, Marcof : mais, n'importe, dispose de moi !

XVIII.

LE SÉPULCRE DU MARQUIS DE LOC-RONAN.

Marcof donna la pioche à Keinec et prit sa torche.

Tous deux se mirent en devoir de dessceller la dalle.

Le plâtre, qui n'avait pas eu le temps de durcir depuis les quelques heures qu'il avait été employé, cédait facilement.

Introduisant le manche de la pioche entre la dalle et les bords de la tombe, Keinec s'en servit comme d'un levier.

Marcof joignit ses efforts aux siens.

Tous deux roidissant leurs bras, la dalle se souleva lentement, puis elle glissa sur le bord opposé et tomba sur la terre molle.

Le sépulcre était ouvert.

Marcof fit un signe de cette voix de vide et dit à Keinec :

—Je vais descendre, allume la seconde torche qui est dans mon daban, et tu me la donneras.

Keinec obéit.

—Bien. Maintenant, matelot, prends le paquet de cordes et dépêche-toi ainsi.

Marcof enroula les cordes autour de son bras droit, et éclairé par Keinec, il descendit avec précaution dans le caveau.

La fièvre reposait sur deux barres de fer scellées dans la muraille.

Marcof l'attacha solidement, puis, prenant l'extrémité de la corde entre ses dents, il remonta.

Keinec, devinant ses intentions, saisit le cordage, et tous deux tirèrent doucement, avec précaution, pour laisser le cercueil sacrifice du caveau.

La tâche était rude et difficile, car le cercueil, en chêne massif et doublé de plomb, était d'une extrême pesanteur.

Mais la volonté froide et inébranlable de Marcof s'étendait sur ses forces.

Keinec l'aidait de toute son pouvoir.

Après un travail opiniâtre, l'extrémité du cercueil apparut enfin.

Les deux hommes redoublèrent d'efforts.

Marcof, laissant à son compagnon le soin de maintenir en équilibre le funèbre fardeau, quitta la corde, sautillant dans le caveau et poussa le cercueil de toute la puissance de ses mains puissantes.

Keinec l'attira à lui.

Ce dernier, quiconque eût pu assister à ce spectacle, aurait cru à quelque effroyable profanation.

Lugubrement de ces deux hommes ainsi occupés, offrait un aspect fantastique et lugubre.

Travaillant dans ce caveau sépulcral, à la pâle clarté de deux torches vacillantes qui laissaient dans l'obscurité les trous béants du souterrain, on les eût pris pour deux de ces vampires des légendes du Moyen-Age qui détériorent les corps fraîchement ensevelis, pour satisfaire leur insatiable et dévorante voracité.

Leurs vêtements en désordre, leur figure pâle, leurs longs cheveux flottants ajoutaient encore à l'illusion.

Et cependant c'était l'amour fraternel qui conduisait l'un de ces hardis fossoyeurs ; c'était l'amitié qui guidait l'autre....

Marcof voulait revoir les restes chéris de celui qu'il avait perdu.

Keinec aidait Marcof dans l'accomplissement de ce pieux désir, parce que Marcof était son ami.

Encore quelques efforts et leur travail pénible allait être couronné de succès.

Marcof voyant la bière maintenue par Keinec, se hissa hors du tombeau.

Puis tous deux attirèrent le cercueil pour le déposer doucement à terre.

Malheureusement ils avaient compté sans le poids énorme du cercueil.

Mal pris, l'avant-bras incliné de leur côté, par la masse les entraîna.

Leurs ongles se brisèrent sur le coffre de chêne, le cercueil, poussé par sa propre pesanteur, fit plier leurs genoux.

En vain ils firent un effort suprême pour retenir, ils ne purent en venir à bout.

La bière tomba lourdement à terre.

Marcof poussa un cri de douleur.

Keinec laissa échapper une exclamation de douleur folle, et il recula comme pris d'effroi, jusqu'à ce qu'il fût adossé à la muraille.

Il n'en fut pas moins tombé à terre le cercueil, lieu de rendre au son mat, avait semblé pousser un soupir métallique.

Il en fit plusieurs feuilles de cuivre frappant les unes contre les autres.

Keinec et Marcof se regardèrent.

Ils frémissaient tous deux.

—As-tu entendu ? demanda Keinec à voix basse.

—Oui ! Qu'est-ce que cela ?

—Une du marquis qui revient !

—Oh ! si cela pouvait être ! fit Marcof en souriant, ce serait trop de bonheur.

—Marcof, si tu m'en crois, tu renoncerais à ta folie !

—Non !

—Eh bien ! achevons donc à l'instant, car j'étouffe ici !

—Achevons !

Il déclouerent la bière.

Au moment d'ouvrir le couvercle, ils s'arrêtèrent tous deux et firent le signe de la croix.

Puis, d'une main ferme, Marcof souleva les planches déclouées.

Un long soupire blanc leur apparut.

Marcof porta la main sur l'extrémité du suaire pour le soulever à son tour.

Keinec recula.

Marcof écarta le linceul et se pencha en avant.

Ses yeux devinrent hagards, ses cheveux se hérissèrent, il poussa un grand cri et tomba à genoux.

Keinec l'a écrié-t-il, le marquis n'est pas mort !

Keinec, dompteur de terreur, se précipita vers lui.

—Keinec, reprit Marcof, le marquis n'est pas mort !

—Que dis-tu ?

—Regarde !

—Non ! non ! répondit Keinec qui crut que son compagnon était devenu fou.

—Mais regarde donc, te dis-je !

Et Marcof, arrachant le linceul, découvrit, au lieu d'un cadavre, un monceau de feuilles de cuivre.

—Miracle ! s'écria Keinec.

—Non ! répondit Marcof, le marquis n'est pas mort !

—Mais qui donc ?

—Tiens, regarde !

Et, se baissant, il ramassa un lambeau de cuivre.

Il le présenta à Keinec qui le prit et le tourna à gauche.

Il y avait gravé :

—Ne pas toucher ! ...

Keinec laissa tomber le lambeau de cuivre.

Il était comme pétrifié.

Marcof, lui, reprit le lambeau de cuivre et le tourna à droite.

Il y avait gravé :

—Ne pas toucher ! ...

Keinec, qui avait tout vu, tout lu, tout compris, Marcof, répondit oui ou non. Pas au reste !

—Je suis venu avec toi, fit Keinec après un silence ; je t'ai promis de t'aider et je t'aiderai.

—Merci, mon gars.

—Et maintenant, mettons-nous à l'œuvre sans plus tarder.

—Travaillons, Keinec ! et, je le répète encore, que ta conscience soit en repos. J'ai le droit de faire ce que je fais.

—Je ne te comprends pas, Marcof : mais, n'importe, dispose de moi !

XVIII.

LE SÉPULCRE DU MARQUIS DE LOC-RONAN.

Marcof donna la pioche à Keinec et prit sa torche.

Tous deux se mirent en devoir de desceller la dalle.

Le plâtre, qui n'avait pas eu le temps de durcir depuis les quelques heures qu'il avait été employé, cédait facilement.

Introduisant le manche de la pioche entre la dalle et les bords de la tombe, Keinec s'en servit comme d'un levier.

Marcof joignit ses efforts aux siens.

Tous deux roidissant leurs bras, la dalle se souleva lentement, puis elle glissa sur le bord opposé et tomba sur la terre molle.

Le sépulcre était ouvert.

Marcof fit un signe de cette voix de vide et dit à Keinec :

—Je vais descendre, allume la seconde torche qui est dans mon daban, et tu me la donneras.

Keinec obéit.

—Bien. Maintenant, matelot, prends le paquet de cordes et dépêche-toi ainsi.

Marcof enroula les cordes autour de son bras droit, et éclairé par Keinec, il descendit avec précaution dans le caveau.

La fièvre reposait sur deux barres de fer scellées dans la muraille.

Marcof l'attacha solidement, puis, prenant l'extrémité de la corde entre ses dents, il remonta.

Keinec, devinant ses intentions, saisit le cordage, et tous deux tirèrent doucement, avec précaution, pour laisser le cercueil sacrifice du caveau.

La tâche était rude et difficile, car le cercueil, en chêne massif et doublé de plomb, était d'une extrême pesanteur.

Mais la volonté froide et inébranlable de Marcof s'étendait sur ses forces.

Keinec l'aidait de toute son pouvoir.

Après un travail opiniâtre, l'extrémité du cercueil apparut enfin.

Les deux hommes redoublèrent d'efforts.

Marcof, laissant à son compagnon le soin de maintenir en équilibre le funèbre fardeau, quitta la corde, sautillant dans le caveau et poussa le cercueil de toute la puissance de ses mains puissantes.

Keinec l'attira à lui.

Ce dernier, quiconque eût pu assister à ce spectacle, aurait cru à quelque effroyable profanation.

Lugubrement de ces deux hommes ainsi occupés, offrait un aspect fantastique et lugubre.

Travaillant dans ce caveau sépulcral, à la pâle clarté de deux torches vacillantes qui laissaient dans l'obscurité les trous béants du souterrain, on les eût pris pour deux de ces vampires des légendes du Moyen-Age qui détériorent les corps fraîchement ensevelis, pour satisfaire leur insatiable et dévorante voracité.

Leurs vêtements en désordre, leur figure pâle, leurs longs cheveux flottants ajoutaient encore à l'illusion.

Et cependant c'était l'amour fraternel qui conduisait l'un de ces hardis fossoyeurs ; c'était l'amitié qui guidait l'autre....

Marcof voulait revoir les restes chéris de celui qu'il avait perdu.

Keinec aidait Marcof dans l'accomplissement de ce pieux désir, parce que Marcof était son ami.

Encore quelques efforts et leur travail pénible allait être couronné de succès.

Marcof voyant la bière maintenue par Keinec, se hissa hors du tombeau.

Puis tous deux attirèrent le cercueil pour le déposer doucement à terre.

Malheureusement ils avaient compté sans le poids énorme du cercueil.

Mal pris l'avant-bras incliné de leur côté, par la masse les entraîna.

Leurs ongles se brisèrent sur le coffre de chêne, le cercueil, poussé par sa propre pesanteur, fit plier leurs genoux.

En vain ils firent un effort suprême pour retenir, ils ne purent en venir à bout.

La bière tomba lourdement à terre.

Marcof poussa un cri de douleur.

Keinec laissa échapper une exclamation de douleur folle, et il recula comme pris d'effroi, jusqu'à ce qu'il fût adossé à la muraille.

Il n'en fut pas moins tombé à terre le cercueil, lieu de rendre un son mat, avait semblé pousser un soupir métallique.

Il en fit plusieurs feuilles de cuivre frappant les unes contre les autres.

Keinec et Marcof se regardèrent.

Ils frémissaient tous deux.

—As-tu entendu ? demanda Keinec à voix basse.

—Oui ! Qu'est-ce que cela ?

—Une du marquis qui revient !

—Oh ! si cela pouvait être ! fit Marcof en souriant, ce serait trop de bonheur.

—Marcof, si tu m'en crois, tu renoncerais à ta folie !

—Non !

—Eh bien ! achevons donc à l'instant, car j'étouffe ici !

—Achevons !

Ils déclouerent la bière.

Au moment d'ouvrir le couvercle, ils s'arrêtèrent tous deux et firent le signe de la croix.

Puis, d'une main ferme, Marcof souleva les planches déclouées.

Un long suaire blanc leur apparut.

Marcof porta la main sur l'extrémité du suaire pour le soulever à son tour.

Keinec recula.

Marcof écarta le linceul et se pencha en avant.

Ses yeux devinrent hagards, ses cheveux se hérissèrent, il poussa un grand cri et tomba à genoux.

—Keinec ! s'écria